

Cambridge University Press

978-1-108-01660-5 - *Fragmenta Historicorum Graecorum*, Volume 1

Edited by Karl Muller and Theodor Muller

Excerpt

[More information](#)

BIBLIOTHÈQUE

DES

CLASSIQUES GRECS,

AVEC

LA TRADUCTION LATINE EN REGARD,

ET LES INDEX LATINS,

PUBLIÉE PAR AMBROISE FIRMIN DIDOT.

QUATRE NOUVEAUX VOLUMES, CONTENANT :

LES MORALISTES, HÉSIODE ET LES ANCIENS ÉPIQUES, THUCYDIDE, LUCIEN ;

COMPTE RENDU

PAR M. LETRONNE.

Extrait du Journal des Savants (avril, mai et juin 1841).

Dans les articles que nous avons déjà consacrés à cette belle collection, nous en avons indiqué le plan et le véritable caractère, et nous avons ensuite montré comment ce plan avait été exécuté pour quelques-uns des auteurs qui avaient alors paru, tels que *Xénophon*, *Polybe*, *Appien*, *Aristophane* et *Plutarque* (t. I des Morales). En rendant compte de ces premiers volumes, nous n'avons pas cru devoir entrer dans de grands développements sur le mérite littéraire des auteurs qu'ils contiennent, ce qui nous aurait été facile, mais n'aurait pas été fort nécessaire : nous nous sommes attaché au texte seul de ces auteurs, et nous avons tâché de montrer que M. Firmin Didot ne s'était pas borné à reproduire la meilleure édition de chacun d'eux, mais que, par une collation nouvelle de manuscrits, ou par la discussion des travaux critiques antérieurs, il a voulu donner des éditions supérieures à celles même qui semblaient les plus parfaites. Nous avons surtout signalé ce mérite dans l'édition de *Polybe*, supérieure, quant au texte, à celle de *Schweighaeuser*, et du premier volume des Morales de *Plutarque*, qui renferme plus de trois mille leçons nouvelles, volume que M. Dübner

vient tout récemment d'améliorer encore pour un nouveau tirage.

Nous n'entrerons donc ici dans aucun détail sur le plan de la collection entière; nous aborderons immédiatement l'analyse des nouveaux volumes qui ont paru depuis nos premiers articles. On verra que le zèle généreux de M. Firmin Didot ne se ralentit pas, et qu'il est toujours secondé avec le même succès par M. Dübner, qui, tout en dirigeant cette grande entreprise, continue de revoir le texte de quelques-uns des auteurs les plus importants, et s'en acquitte avec les soins les plus éclairés comme les plus consciencieux. On en va juger par l'analyse des quatre nouveaux volumes de la collection.

I. *Theophrasti Characteres, Marci Antonini Commentarii, Epicteti Dissertationes, Fragmenta et Enchiridion cum commentario Simplicii, Cebetis Tabula, graece et latine cum indicibus.*

Ce volume offre, comme on voit, la reunion de quelques-uns des principaux auteurs grecs qui ont écrit sur la philosophie morale. On aimera d'autant plus à les trouver rassemblés dans un

seul volume, que plusieurs sont devenus très-rars. Maxime de Tyrse trouve difficilement dans la librairie, ainsi que l'Arrien de Coray; et la *Philosophia Epictetea* de Schweighaeuser est un livre extrêmement cher. M. Didot a donc rendu un grand service aux amis des lettres grecques en leur procurant tous ces auteurs à la fois pour un prix modique, améliorés par un nouveau travail critique très-remarquable, dû, en grande partie, à l'activité laborieuse de M. Dübner. Cette révision de ces textes difficiles surpassera, nous n'en doutons pas, l'attente des lecteurs instruits, qui ne peuvent raisonnablement exiger que toutes les parties d'une si vaste collection soient aussi travaillées que si l'on avait à soigner l'édition d'un seul auteur.

THEOPHRASTE.

On ne peut que louer M. Didot d'avoir publié les Caractères de Théophraste, ouvrage d'un intérêt général, avant les écrits botaniques et physiques de ce célèbre disciple d'Aristote. Cet opuscule est, d'ailleurs, très-convenablement placé dans un volume qui ne contient que des écrits du même genre.

Personne n'ignore que le texte des Caractères est peut-être ce qu'il y a de plus mutilé parmi les œuvres qui nous restent de la littérature grecque. Aussi chaque éditeur s'est-il cru le droit de prendre toute liberté avec ce texte corrompu, et de donner pleine carrière aux fantaisies de son esprit ingénieux. On aura une idée de la licence qu'ils se sont permise à cet égard, si l'on compare les éditions de Coray, de Schneider, de Bloch et d'Ast, qui diffèrent quelquefois entre elles de la manière la plus étrange. On peut dire, à leur excuse, qu'il est presque impossible de faire un pas dans la lecture de ce petit traité sans être arrêté par une difficulté grave, dont il semble qu'on ne puisse se tirer qu'à l'aide de corrections ou de transpositions, qui sont presque toujours plus ou moins arbitraires.

M. Dübner, voulant donner un texte plus parfait, plus digne de ce célèbre écrit, a pris le seul parti qui pût convenir à un critique aussi prudent : il s'est attaché, autant qu'il l'a pu, aux manuscrits; et, pour être plus sûr de la base sur laquelle il voulait s'appuyer, il a de nouveau collationné les deux plus anciens manuscrits qu'on possède des Caractères, et qui sont heureusement déposés dans notre Bibliothèque royale. Il y a trouvé plusieurs bonnes leçons qui avaient échappé à Needham, et il a pu ramener à ces deux anciennes sources un assez grand nombre

de passages, pour lesquels les éditeurs avaient suivi de préférence, sans aucune raison, des manuscrits plus récents : par exemple, *Char.* 3, *lin.* 42, ils avaient mis *παρασεισάντα δὲ χρή*, au lieu de *π. δὴ δεῖ* des anciens manuscrits¹; *Char.* 7, *lin.* 45, ils avaient préféré la glose *ἀφορμᾶς* à la leçon originale *ἀρχάς*.

Au reste, cette indifférence pour les documents authentiques s'était étendue jusqu'aux titres mêmes des chapitres : on avait mis *περὶ εἰρωνείας*, *περὶ κολακείας*, quoique les bons manuscrits portent, après *Θεοφράστου χαρακτῆρες*, les titres *εἰρωνείας πρῶτος*, *κολακείας δεύτερος χαρακτήρ*, etc. qui sont les seuls exacts; car ces chapitres sont les *χαρακτῆρες* eux-mêmes, et non pas des dissertations sur les caractères, *περὶ εἰρωνείας*, etc. M. Dübner a rétabli partout la vraie leçon.

Les réflexions ajoutées à la fin de trois ou quatre des chapitres ont été probablement fabriquées par la même main qui a forgé le *proœmium*, lequel n'est pas plus authentique que le *proœmium* du manuscrit de Munich, quoique M. Thierch le regarde comme ayant pour auteur Théophraste lui-même.

Par malheur, les manuscrits de la Bibliothèque royale ne vont que jusqu'au quinzième Caractère. Elle possédait le manuscrit *Palatino-Vaticanus* qu'elle a été obligée de rendre, mais qui, assurément, n'est retourné ni à Heidelberg, ni au Vatican. On conviendra qu'il se trouvait un peu plus sûrement et plus utilement placé dans notre grand dépôt, où il était, du moins, à la libre disposition de tout le monde savant. Quoi qu'il en soit, ce manuscrit, à présent égaré, contenait les quinze derniers chapitres des Caractères, avec les additions, qui ont été une vraie pomme de discorde parmi les savants. La seule copie qui en existe est celle qu'en avait prise Siebenkees, malheureusement bien peu exacte, à en juger par la remarque déjà faite par Orelli, que, sur les cinq premières lignes données dans un mauvais *fac-simile*, il y a trois fautes de lecture. Si le manuscrit lui-même pouvait être consulté, on aurait le moyen de donner un texte correct de cette partie, qui est peut-être plus altérée encore que le reste.

M. Dübner a collationné toutes les éditions et recueilli toutes les observations isolées des savants, et il a fait passer dans le texte les conjectures qui lui ont paru évidentes ou tout au moins d'une extrême probabilité. Pour le reste, il s'est attaché strictement aux manuscrits

¹ Il nous paraît qu'ici les copistes avaient voulu, par une recherche de délicatesse, éviter la consonnance *δὴ δεῖ*, deux syllabes auxquelles l'*iotacisme* donnait le même son.

MARC-ANTONIN — EPICTÈTE.

3

On peut donc être sûr d'avoir maintenant un texte constitué avec toute la circonspection nécessaire pour un écrit qui a été si fort maltraité par le temps.

L'excellente version de Casaubon a été soigneusement conservée. On l'a changée dans deux ou trois passages, lorsque l'erreur n'était pas douteuse, et lorsque le texte avait subi quelque modification. Les additions du manuscrit du Vatican ont été traduites pour la première fois. On a eu le soin de les marquer, dans le grec, par de doubles crochets; dans le latin, par l'emploi des lettres italiques.

Dans sa préface, M. Dübner indique plutôt qu'il n'expose une théorie qui servirait à expliquer d'une manière assez naturelle le fait qui résulte de l'existence de deux rédactions différentes des Caractères. Il pense que l'ouvrage même de Théophraste, ἡθικοί χαρακτήρες, est perdu; qu'il l'était probablement déjà du temps de Stobée. Selon lui, ce que nous en avons se composerait d'extraits, les uns textuels, qui nous ont conservé les paroles de Théophraste, les autres abrégés ou paraphrasés, selon le besoin des rhéteurs auxquels ces extraits sont dus. Cette théorie peut réellement lever beaucoup de difficultés dont les éditeurs ne se sont tirés que par des conjectures forcées et peu probables; mais elle aurait besoin d'être développée et appuyée d'une discussion approfondie. M. Dübner nous promet d'y revenir plus tard. C'est un engagement que nous l'inviterons à tenir le plus tôt qu'il le pourra. L'idée est neuve, à ce qu'il nous semble, et mérite une sérieuse attention.

MARC-ANTONIN.

Pour cette édition on a suivi celle de M. Schultz, corrigée et perfectionnée par lui-même. Ce savant a, de plus, envoyé à M. Didot une version latine, entièrement refaite, à la fois très-fidèle, claire, et agréable à lire. Nous avons pris au hasard et comparé des passages de cette version et de celle de Gataker; nous nous sommes convaincu que la nouvelle l'emporte toujours sur l'autre en exactitude et en élégance. Nous en citerons deux courts exemples :

1° VII, 67.

ἡ φύσις οὐχ οὕτω συνεκράσθη (σε) τῷ σφ' κριματι, ὡς μὴ ἐφεῖσθαι περιορίζεν ἑαυτὸν, καὶ τὰ ἑαυτοῦ ὑπ' ἑαυτῷ ποιῆσθαι.

SCHULTZ.

Non ita te natura huic mixtioni commisit, ut tibi non liceat te ipsum circumscribere, et quæ tui sunt muneris tuæ potestati subijcere.

GATAKER

Non ita commisit natura compagem tui, ut tibi nequeas terminos figere, et quæ tui sunt muneris per te exsequi.

Dans ce passage très-facile, on voit tout le vague de la version de Gataker, et la précision ainsi que la fidélité de celle de M. Schultz.

2° IX, 21.

Ἐνεργείας ἀπόληξις, ὀρμῆς (καὶ) ὑπολήψεως πᾶλλα, καὶ οἶον θάνατος, οὐδὲν κακόν.

SCHULTZ.

Cessatio actionis quiete et, ut ita dicam, conatus et opinionis, nihil mali.

GATAKER

Actionis terminatio, intentionis et opinionis cessatio, mors ei est quædam : verumtamen nihil in se mali habet.

Partout où le lecteur voudra prendre la peine de comparer les deux versions, il trouvera la même supériorité dans celle de M. Schultz.

ÉPICTÈTE. — On sait que le Manuel (ἐγχειρίδιον) n'est qu'un extrait des entretiens d'Épictète écrits par Arrien; extrait fort sec, si on le compare à ces entretiens eux-mêmes, mais très-précieux comme résumé de la doctrine élevée de ce célèbre stoïcien. Aussi en existe-t-il diverses paraphrases, faites, en général, par des chrétiens, et qui n'ont pas toutes été publiées. Ces paraphrases, ainsi que la grande diversité des manuscrits, qui donnent, pour la plupart, l'*enchiridion* partagé en beaucoup de sections fort courtes, font de cette pièce une sorte de problème très-difficile pour la critique. Schweighaeuser l'a examiné, sous le rapport du texte, dans un gros volume où il a pesé avec une extrême patience et un jugement très-sain les moindres variantes dont le nombre est incroyable. Ce travail consciencieux et complet a été mis à profit par M. Dübner pour la nouvelle édition; il a de plus reçu, dans le texte, plusieurs excellentes corrections dues tant à Coray qu'à Schweighaeuser, tirées du travail postérieur de ce docte critique. Le texte du Tableau de Cébès a été aussi perfectionné à l'aide de plusieurs corrections de Coray. Ainsi, chap. XVIII, on lisait ὡς ἂν εἴ τις φιλοτίμως κάμων ἐτύχηκε, πρὸς ἱατρὸν ἂν δήπου γενόμενος, πρότερον καθαριστικὸς ἐξέβαλε τὰ νοσοποιοῦντα. D'autres manuscrits donnent φιλότιμος; mais il n'y a aucun sens à tirer de l'une ni de l'autre leçon. Coray met φιλόθοιμος, *luxuriosus*, ce qui est indubitable. Au commencement du chapitre XXVII, Schweighaeuser avait mis οἱ μὲν αὐτῶν, ἐστεφανωμένοι ἔμφρασιν ποιοῦσιν εὐφροσύνης τινός· οἱ δὲ, ἀστεφάνωτοι, λύπης καὶ ταραχῆς (μεστοί). Coray, en démontrant la véritable construction, a rendu inutile l'addition de μεστοί.

À la fin du traité, Coray a changé la syntaxe impossible ὥστε οὐκ ἂν ᾗ ταῦτα ἀγαθὰ, οὔτε κακὰ, ἐν ἂν εἴη ταῦτα ἀγαθὰ, οὐδὲ κακὰ. Aux chapitres XXXIX et XL, il a corrigé des fautes semblables.

La plus grande partie des fragments d'Épictète

α.

sont dus au *Florilegium* de Stobée. Tous ces fragments ont été de nouveau collationnés sur l'édition de Gaisford, qui a fourni un nombre considérable d'améliorations, dont la préface de M. Dübner indique quelques-unes. Par exemple, fragm. 29 : cette phrase inintelligible ἵνα μήτε διὰ τὰ σωματικά αἰ ψυχαι ταράττωνται φενακίζόμεναι, καὶ τῶν ἡδονῶν σωματικῶν ὀλιγωρῶσιν, ne l'est pas moins dans le manuscrit de Paris, qui donne... φενακ. πρὸς τῶν ἡδονῶν τῶν σωματικῶν ὀλιγ. Mais cette leçon conduit à restituer le passage, par le changement d'un seul mot... φενακ. πρὸς τῶν ἡδονῶν, τῶν σωματικῶν ὀλιγωρῶσιν. Dans le fragment 32, πολυτέλεια μὲν πηδήσασα τῷ σώματι se rectifie naturellement par la substitution de ἐμπεδήσασα à πηδήσασα. La préposition a été absorbée par μὲν. Dans le fragment 169, par exemple, tiré des *Eclogae physicae*, une assez longue lacune a été remplie à l'aide des manuscrits de M. de Heeren.

Les Dissertations ou Entretiens d'Épictète avec ses élèves et d'autres personnes qui venaient le visiter à Nicopolis, ne nous ont été conservés qu'en partie. Nous en avons perdu quatre livres entiers. Ces entretiens sont plus que de la philosophie stoïcienne; ce sont les épanchements intimes d'un homme plein d'esprit, de verve, et doué du sentiment moral le plus juste comme le plus profond. Si l'on fait abstraction de quelques sentences stoïciennes qui reviennent trop souvent avec les mêmes développements, et qui répandent un peu de monotonie sur certaines parties, ces dissertations restent un ouvrage d'une haute valeur littéraire, qui n'a peut-être pas encore été suffisamment apprécié.

Il nous semble que les habiles interprètes de cet ouvrage, Upton, Schweighaeuser, Coray, ne se sont pas assez attachés à éclaircir un point essentiel, qui en peut faire ressortir davantage le mérite. Les personnages qui sont en scène dans chacun de ces entretiens, soit qu'ils prennent à leur tour la parole, soit qu'Épictète leur adresse ses argumentations, sont très-légalement désignés par Arrien, et, le plus souvent, ne le sont pas du tout. Or, les interprètes ont rarement indiqué la scène d'une manière complète; et il importe cependant quelquefois de s'en faire une idée exacte pour saisir l'ensemble de l'entretien, et savoir où les traits sont dirigés. Il en est quelques-uns que l'on comprend très-bien sans cela; mais il en est d'autres plus compliqués qui, faute de cette circonstance, ont encore besoin d'éclaircissements.

L'excellente révision que Coray a faite du texte de Schweighaeuser a servi de base à l'édition nou-

velle. M Dübner a examiné avec soin tous les passages où les deux éditeurs différaient entre eux. En un assez grand nombre de cas, il a cru devoir revenir au texte de Schweighaeuser, qui lui a paru souvent avoir rencontré la vraie leçon. Par exemple, lib. II, cap. xvii, §§ 26 et 27; cap. xviii, § 22; cap. xx, § 20; cap. xxii, § 11; cap. xxiii, § 45; cap. xxiv, § 12, cap. xxvi, § 7; lib. III, cap. i, § 2; cap. vi, § 1; cap. vii, §§ 7 et 28; cap. xiii, §§ 8 et 13, cap. xx, § 10; cap. xxi, § 13; cap. xxii, § 94; cap. xxiv, §§ 31 et 36 (où Coray a manqué entièrement le sens); lib. IV, cap. v, § 49; cap. x, § 16, etc.

De très-heureuses corrections de Coray, reléguées dans ses notes, ont été introduites, par M. Dübner, dans le texte : ainsi lib. I, cap. x, § 1; cap. xx, § 9 (ῥάξας au lieu de ῥήξας des manuscrits); lib. II, cap. xvi, § 25, où, à la place de ce mauvais texte θέλεις σε οὖν καὶ ἡμεῖς παιδίους ὁμοιωῶμεν, M. Dübner a imprimé θέλεις οὖν . . . ὁμοιωθῶμεν, que la syntaxe exige; lib. II, cap. i, § 16 (μήτι pour μηκέτι).

En plusieurs endroits, M. Dübner a pensé que les deux éditeurs avaient à tort abandonné la leçon des manuscrits, et il l'a rappelée dans le texte, comme lib. I, cap. iii, § 3; cap. iv, § 12, cap. xi, § 15; cap. xix, § 18 (où le κοίτωνος des manuscrits d'Upton paraît bien être une interpolation); cap. xxv, § 32; lib. III, cap. viii, §§ 2 et 6; cap. xiv, § 3; lib. IV, cap. i, § 163, etc.

Au lib. I, cap. ii, § 25, les éditions portent εἰ μὴ ἀπεκόπη, ce qui est contraire à l'ensemble de la narration. M. Dübner a imprimé ἀποκοπέη, d'après l'ancienne correction ou variante ἀποκοποίη, que porte, entre les lignes, un manuscrit de Paris; c'est la vraie leçon.

La version latine de Schweighaeuser, en général très-bonne, et qui laisse peu de chose à désirer, a pourtant été retouchée toutes les fois qu'une nouvelle leçon rendait un changement nécessaire. Dans l'état où M. Dübner l'a mise, elle représente tous les éclaircissements donnés postérieurement, soit par Schweighaeuser, soit par Coray.

Après les dissertations d'Arrien vient le Commentaire de Simplicius sur le Manuel d'Épictète. C'est un ouvrage d'un grand mérite philosophique, dont il faut recommander la lecture à ceux qui commencent l'étude de la philosophie ancienne, parce qu'ils y trouveront une explication très-claire de beaucoup de notions fondamentales. On y remarque quelques indications historiques qui ne sont pas sans importance, par exemple, une allusion aux raisonnements philosophiques et aux symboles des Manichéens.

MAXIME DE TYR.

5

Dans cette nouvelle édition on a corrigé une cinquantaine de passages, d'après les observations de Wolf et de Schweighaeuser.

MAXIME DE TYR.

Cet auteur important termine le volume. Ses discours appartiennent, pour la plupart, à la philosophie morale. Quand on entre dans le fond de ses discussions, on reconnaît souvent la justesse du mot de Reiske, *Sæpe animadvertis te in foveam sophisticam incidisse*. Mais la richesse d'invention qui brille dans les images, les peintures vives et détaillées, la délicatesse des tournures, et la finesse extrême de la touche, en font une lecture agréable pour qui s'est un peu familiarisé avec la littérature grecque. Du reste, les sujets qu'il traite sont au nombre des plus élevés que puisse aborder l'intelligence humaine; il les envisage sous un point de vue nouveau; et, s'il entre rarement dans le fond du sujet, il faut l'attribuer, en grande partie, au désir de se plier au goût de son auditoire, trop délicat et trop frivole pour supporter la vérité toute nue ou dans tout son éclat. Ses discours paraissent avoir été composés pour la haute société, et calculés de manière à la bercer doucement dans les régions moyennes de la philosophie, plutôt qu'à produire des convictions sérieuses.

Nous ne craignons pas d'avancer que, par un enchaînement singulier de circonstances, la nouvelle édition est la première où le texte de Maxime de Tyr soit complètement lisible. Il nous est facile de justifier cette assertion, qui paraîtra sans doute un peu hardie.

Après une première édition (Cantabr. 1703), qu'il ne tarda pas à désapprouver lui-même, le célèbre critique Davies se mit à préparer les éléments d'une seconde, qui devait être plus parfaite. Il collationna avec soin le meilleur manuscrit, ainsi que tous ceux qu'il put se procurer. Cette collation lui fournit une riche moisson de variantes, qui lui permirent de constituer le texte tout autrement qu'il ne l'avait établi d'abord. Il mourut avant d'avoir pu donner la dernière main à ce beau travail. Ward se chargea d'imprimer l'édition d'après les papiers de Davies. Mais, par l'effet de la négligence ou de l'inexpérience de l'éditeur, une grande partie des bonnes leçons du manuscrit, et presque tous les résultats de l'excellente critique de Davies, restèrent cachés dans les notes sans profiter au texte. Les feuilles, à mesure qu'elles étaient imprimées, passaient dans les mains de Markland, profond et ingénieux critique, qui, ayant déjà travaillé sur la première

édition de Davies, avait deviné bon nombre des leçons des manuscrits. Il rédigea ses précieuses notes et indiqua des restitutions pour la deuxième édition (Londin. 1740). Le tout fut imprimé à la fin du volume, et demeura encore sans fruit pour l'amélioration du texte.

Plus tard, un libraire de Leipzig fit réimprimer cette édition, telle qu'elle était sortie des presses anglaises; la réimpression terminée, il pria le célèbre Reiske d'ajouter ses observations et de recommander l'édition au public lettré. Cet habile et spirituel critique, ne pouvant réformer le texte, se contenta de mettre ses observations à la fin des deux volumes. (Lips. 1774.)

Ainsi, après tant d'efforts, après les travaux de critiques profonds et ingénieux, le texte de Maxime de Tyr était resté dans le même état d'imperfection. Il fallait qu'un éditeur habile se présentât enfin, qui se servît de tous ces secours pour constituer ce texte précieux, et lui donnât la perfection dont il est susceptible maintenant. C'est la tâche que s'est imposée M. Dübner, et elle pouvait difficilement tomber en de meilleures mains.

Son zèle infatigable ne s'est pas arrêté aux matériaux que lui fournissaient le savoir et la sagacité de Davies, de Markland et de Reiske. Présomant que le premier de ces critiques n'avait peut-être pas tiré du manuscrit de Paris tout ce qu'il pouvait offrir d'utile, il l'a collationné de nouveau avec une attention extrême, poussant le scrupule jusqu'à vérifier sur le manuscrit même, pendant l'impression, toute leçon qui lui laissait le moindre doute. Il a été bien récompensé, et au delà de toutes ses espérances, de cette attention consciencieuse: car il s'est trouvé que plus de cinq cents leçons véritables avaient passé inaperçues sous les yeux de Davies.

Cette riche moisson, jointe à un examen approfondi de toutes les observations des savants critiques qui se sont occupés de cet auteur, tels que Davies, Markland, Reiske, Valckenaer, Wakefield, Boissonade, Jacobs, etc., lui a permis de produire un texte entièrement nouveau, qu'on peut réellement regarder comme le premier dans lequel Maxime de Tyr se présente enfin digne du mérite éminent de cet auteur.

M. Dübner, dans sa préface (p. IX-XXII), a rendu un compte détaillé de son travail, en même temps qu'il a donné toutes les variantes de notre précieux manuscrit, qui doit avoir été copié immédiatement sur un manuscrit en lettres onciales, par conséquent fort ancien. Il a fidèlement reproduit l'orthographe de ce manuscrit, ce qui ne peut manquer d'offrir de l'intérêt pour

certaines recherches grammaticales, telles, par exemple, que celles de M. Benseler sur les élisions des voyelles entre deux mots¹.

Nous voudrions pouvoir donner des exemples des passages améliorés dans la nouvelle édition, mais le nombre en est si considérable que nous devons y renoncer. Le compte que nous avons rendu de ce volume est déjà si long, quoique nous ayons voulu nous borner à l'essentiel, que nous renoncerons également à indiquer quelques restitutions qui sont dues à M. Dübner. Nous nous contenterons de dire, en finissant, que la version de Daniel Heinsius a été considérablement modifiée à cause de l'extrême liberté que s'était permise ce savant illustre, et dont Markland s'est plaint en ces termes dans une lettre à d'Orville : « Dolet quod elegans hæc, sed vaga versio, vel « paraphrasis potius Heinsii in hac nitida editione (Londinensi) servabitur. Mihi nequaquam placent hujusmodi excursus potius quam versiones, quæ ingenium interpretis quidem demonstrant, sensum auctoris incertum et obscurum, ne dicam intactum aliquando, relinquunt. » D'ailleurs, les nombreux changements faits au texte rendaient ces modifications bien souvent nécessaires. M. Dübner s'en est acquitté avec cette supériorité qu'il porte dans tous les travaux qui sont du ressort de la philologie grecque et latine. Nous nous plaignons à reconnaître qu'il ne l'a jamais montrée avec plus d'éclat, et, ce qui vaut mieux peut-être, avec plus d'utilité, que dans cette restitution, le mot n'est pas trop fort, d'un auteur tel que Maxime de Tyr.

Ajoutons que la table a été augmentée de plus de cent articles, sans compter beaucoup de rectifications. Toutes les autres tables du volume ont également reçu les améliorations nécessaires.

II. *Hesiodi carmina : Apollonii Argonautica ; Musæi carmen ; Coluthi raptus Helenæ ; Quinti Posthomerica ; Tryphiodori excidium Ilii ; Tzetze Antehomerica, Homerica et Posthomerica*, edidit F. S. Lehrs. — *Asii, Pisandri, Panyasidis, Chærii, Antimachi fragmenta*, edidit Frid. Dübner.

On a réuni dans ce volume tout ce qui reste de la poésie épique chez les Grecs, à l'exception d'Homère et des cycloques, qui forment un volume séparé, et de Nonnus, qui sera publié plus tard. La première partie de celui-ci a été confiée à M. F. S. Lehrs, la seconde à M. Dübner.

¹ De hiatu in oratoribus atticis et historicis græcis, libri duo. Scripsit G. E. Benseler. Friberg. 1840.

Nous dirons en peu de mots ce qui distingue le travail de ces deux éditeurs.

HÉSIODE.

M. Lehrs a choisi de préférence le texte de l'édition de M. Götting, qui est incontestablement le meilleur ; il l'a rectifié et perfectionné encore à l'aide de l'excellente revue que M. God. Hermann a donnée de cette édition, dans les *Wiener Jahrbücher*, 1831, LIX Baud., réimprimée dans les *Opuscula*, t. VI, p. 142, sq. Ce beau travail a fourni à M. Lehrs cinquante corrections pour la théogonie, et vingt-cinq pour le bouclier d'Hercule. Il a fait, d'ailleurs, preuve d'une critique prudente, en n'adoptant point les remaniements proposés, pour plusieurs morceaux de la théogonie, par des philologues fort habiles, mais beaucoup trop hardis. Il n'est assurément personne qui pense que nous ayons encore, dans sa forme primitive et dans l'état d'intégrité, ce poème théologique, dont Pausanias mettait déjà en doute l'authenticité ; mais il est au-dessus des moyens actuels de la critique de remonter à cet état primitif. Les essais qui ont été tentés récemment, surtout par M. Sötbeer et Gruppe, sont de simples jeux d'esprit, qui peuvent attester beaucoup de savoir et de sagacité, mais qui ne sauraient avoir aucun résultat scientifique, parce qu'ils ne reposent sur aucune base solide. C'est donc avec raison que le nouvel éditeur est resté fidèle à la tradition, que nous représentent les manuscrits.

Le texte du poème *Des travaux et des jours* a reçu quelques améliorations d'après les remarques de M. God. Hermann et du frère de l'éditeur, qui a publié de savantes observations sur ce poème d'Hésiode dans ses *Quæstiones epicæ*. Dans la collection des fragments, il a, de plus, introduit plusieurs corrections de M. Hermann, et il l'a enrichie de trente nouveaux fragments découverts par cet illustre critique ; à la vérité, la plupart sont moins des fragments textuels que des citations de mots dont Hésiode s'était servi, ou de pensées qu'on lui attribuait. Il n'en est pas qui aient plus d'un vers ; mais tous ces débris sont précieux pour l'histoire de la langue, s'ils enrichissent peu la littérature.

APOLLONIUS DE RHODE (*Argonautiques*).

L'excellente édition de M. Wellauer (Lips. 1828) a été reproduite par M. Lehrs. Mais il s'en est écarté en quelques points et toujours avec raison. L'auteur de l'examen de cette édition, dans le *Journal de Halle* (ann. 1828, n° 305 sqq.), lui a fourni quelques bonnes corrections, tirées

COLUTHUS — TRYPHIODORE.

7

la plupart des manuscrits. Il y faut ajouter ἀπὸ χθονός au lieu de ἐπὶ χθονός (III, 1396), correction de M. Struve; μετ' Ἰονίην ἔλα βάλλει τῆλ' ἕδωρ, (IV, 289, 290), au lieu de τῆδ' ἕδωρ, excellente conjecture de M. Wellauer; et βῶλος ἀρούρης (III, 1393), correction de M. Hermann (*ad Orphic. p. 760*), au lieu de βῶλον ὀδοῦσιν.

MUSÉE (*Les Amours de Héro et de Léandre*).

M. Lehrs a suivi le texte de Passow, amélioré par les corrections que Wernicke a proposées dans son commentaire sur Tryphiodore.

COLUTHUS (*Enlèvement d'Hélène*).

Cet auteur, dont M. Stanislas Julien, notre célèbre sinologue, a donné une très-bonne édition (Paris 1822), d'après la recension de M. Imm. Bekker, a été, en 1828, l'objet d'un examen critique de la part de M. Hermann (*Emendationes Coluthi*, dans les *Opusc. t. IV, p. 205 sq.*) Le nouvel éditeur a profité de cet excellent morceau; il a reçu la plupart des leçons proposées par le philologue de Leipzig, et n'a rejeté que celles qui ne lui paraissaient pas d'une évidente nécessité.

TRYPHIODORE OU TRIPHIODORE (*Prise d'Ilion*.)

Ce petit poème (691 vers) a été composé à peu près à la même époque que le précédent, c'est-à-dire vers le v^e siècle de notre ère. Il a également exercé la critique de plusieurs savants distingués. Nicolas Frischlin au xvi^e siècle, John Merrick, Thom. Northmore et Schæfer en ont successivement épuré le texte; ce qui n'empêcha pas un jeune helléniste du plus grand mérite., Fr. A. Wernicke, d'entreprendre un grand travail sur cet auteur. Mort à vingt-trois ans, il ne put le publier. C'est son ami, M. Zumpt, le célèbre latiniste, qui se chargea de faire paraître, en 1819, le texte avec le commentaire de Wernicke, très-docte et très-étendu, qui montre tout ce qu'on pouvait attendre de ce jeune disciple de Wolf, et ce que les lettres grecques ont perdu à sa mort prématurée. M. Lehrs s'est attaché au texte de Wernicke, mais en ayant égard aux observations qui ont paru depuis sur les vers que ce savant avait notés d'un astérisque comme corrompus.

C'est un point de l'histoire littéraire qui n'a peut-être pas été assez remarqué, que l'existence de trois poètes, vivant à la même époque, entre le iv^e et le vi^e siècle, tous trois nés en Égypte,

* Nous en avons rendu compte dans le *Journal des savants*, juillet 1823.

Coluthus à Lycopolis, Nounus à Panopolis, Tryphiodore on ne sait dans quelle ville², les

² On ne connaît que par un passage de Suidas (voce Τρυφιδόδ.) la circonstance que *Tryphiodore* était *Égyptien*. La composition même du nom me paraît être une preuve palpable de l'exactitude de ce fait; mais, avant d'avoir connaissance de quelques inscriptions récemment découvertes, il était impossible de savoir la composition de ce nom propre, dont il n'y a pas, je crois, un second exemple. Les noms propres grecs terminés en ὄωρος ou ὄτος, deux finales qui ont le même sens, commencent toujours par un nom de divinité: tels sont Ἰσιδῶρος, Ἀρτεμιδῶρος, Ἀπολλοδῶρος, Διοδῶρος, Ἀθηνῶρος, etc. Ces noms, dans l'origine, ont dû être donnés à des enfants nés après une plus ou moins longue stérilité, et que l'on croyait devoir à la protection spéciale d'Isis, de Diane, d'Apollon, de Jupiter, de Minerve, etc. Il s'ensuit que, dans Τρυφιδῶρος, les syllabes Τρυφιδο doivent désigner un dieu ou une déesse; car on ne peut penser à un dérivé de τρυφή, qui, précédant ὄωρος, n'aurait aucun sens. Or, précisément, on adorait en Égypte une divinité appelée tantôt Τρίφης, tantôt Θρίφης, qualifiée de θεὰ μεγίστη, que j'avais déjà reconnue dans l'inscription de Panopolis (V. les *Lettres écrites d'Égypte*, par M. L'Hôte, p. 157); elle était la divinité locale d'*Athribis* (Crocodilopolis), près de Panopolis, et d'*Athribis*, dans le Delta, ainsi que le prouve une inscription dédicatoire gravée sur une architrave qui a fait partie d'un temple bâti, sous Ptolémée Aulète, dans la première de ces villes. Cette inscription a été trouvée et citée, pour la première fois, par sir Gardner Wilkinson, dans la suite, qui vient de paraître, de son bel ouvrage intitulé *Manners and customs of the ancient Egyptians*, t. IV, p. 265. et V, p. 38. Ce savant voyageur vient de m'en communiquer la copie pour mon *Recueil des inscriptions grecques et latines de l'Égypte*, qui s'imprime en ce moment. Cette dédicace est adressée à *Thrphis*, déesse très-grande, Θρίφιδι, θεᾷ μεγίστη. Une troisième inscription (funéraire), qui appartient à M. d'Anastasy, et que m'a communiquée M. L'Hôte, montre qu'il y avait à Abydos un *Thripieion* (Θριπιεῖον), ou un temple de cette même déesse. Quoique les auteurs anciens n'en aient jamais parlé, cette déesse très-grande devait tenir une place importante dans le Panthéon égyptien, puisqu'elle était la divinité principale de deux grandes villes, et qu'elle était, en outre, adorée à Abydos. C'est évidemment le nom de cette divinité égyptienne qu'il faut chercher dans celui de l'Égyptien *Tryphiodore*, dont la vraie orthographe doit être Τριφιδῶρος, différence que l'iotacisme fait disparaître. Il est vraisemblable que l'altération est venue d'une fausse étymologie, les scholiastes et les copistes, qui ne connaissaient pas la déesse Τρίφης, ayant voulu rattacher le nom à la racine connue τρυφή. Les noms des divinités terminés en ις avaient les doubles cas obliques en ἰδος, ἰδι, ἰδα, et en ἰος, ἰου ει et ἰν; on disait Ἰσιδος, Ἰσιδι, Ἰσιδα, comme Ἰσιος Ἰσει et Ἰσιν, et de même pour Ὀσιρις et Σάραρις. Ainsi le génitif de Τρίφης était indifféremment Τρίφιδος et Τρίφιος: c'est ce dernier mot qui avait servi à former Τριφιδῶρος; car, dans tous ces noms composés, le premier, étant un complément du dernier, qui exprime l'idée de présent, provenait du génitif. Cela est, d'ailleurs, rendu évident par Ζηνόδωρος et Διόδωρος.

L'assertion de Suidas est donc à présent confirmée par le nom même de *Triphiodore*; car il n'y avait qu'un homme né en Égypte qui pût tirer son nom de la déesse *Triphis*, dont le culte n'est jamais sorti de ce pays.

8 QUINTUS DE SMYRNE, TZETZÈS (*Antehomerica, Homerica, et Posthomerica.*)

deux premiers traitant des sujets homériques, le troisième recueillant les diverses traditions antiques ou récentes sur les conquêtes de Dionysos; poètes sans doute contemporains de ceux auxquels on doit un grand nombre des écrits orphiques; tous, échos affaiblis, mais non entièrement privés d'éclat, de cette grande école poétique qui, formée à Alexandrie dès la fondation du Musée, s'était continuée jusqu'après la chute du paganisme, sous l'inspiration des Théocrite, des Apollonius de Rhode, des Callimaque, et des autres poètes de la Pléiade.

QUINTUS SMYRNÆUS.

QUINTUS, quoique ayant passé sa jeunesse à Smyrne, comme il le dit lui-même (XII, v. 310), a peut-être écrit sous la même inspiration, et puisé à Alexandrie l'idée de sa continuation de l'Iliade en quatorze chants¹; œuvre considérable qui dépose, comme les petits poèmes de Coluthus et de Triphiodore, qui sont de la même époque, de l'ascendant qu'avait conservé la poésie d'Homère jusque dans les derniers temps de l'école alexandrine. L'espèce de culte qu'on avait voué à cette divine poésie est attestée par l'existence, dans le Musée, d'une classe de poètes qui prenaient par excellence le titre de *poètes homériques*, dont le talent consistait à composer des ouvrages sur des sujets qu'Homère avait indiqués, ou entièrement formés de vers de ce poète, arrangés et employés sans altération².

Le texte de cet auteur laissait encore beaucoup à désirer, malgré plusieurs travaux estimables. Laurent Rhodomann, après une étude de trente années, publia en 1604, une édition remarquable pour le temps, à laquelle on joignit, en 1614, des additions de Dausque. Celle de J. C. de Pauw (Leyde, 1734), faite sans le secours d'aucun manuscrit, n'améliora pas beaucoup le

C'est, pour le dire en passant, un fait très-curieux que l'existence d'une divinité si importante, dont aucun auteur ancien n'a parlé, dont le nom nous a été révélé récemment par des inscriptions du temps de Tibère et de Trajan, mais qui devait remonter bien haut dans l'antiquité, puis qu'elle avait donné son nom à une ville très-ancienne de la haute et de la basse Égypte. Ce fait incontestable suffit pour montrer combien il nous reste encore à apprendre, non-seulement sur le culte particulier de certaines divinités locales en Égypte, mais encore sur les grandes divinités adorées dans toute l'étendue du pays.

¹ On peut remarquer qu'Alexandrie avait donné le jour à Claudien, qui est de la même époque (v^e siècle), et dont la poésie, par ses qualités comme par ses défauts, a tant d'analogie avec celle des quatre poètes grecs dont nous parlons. On sait qu'il avait écrit d'abord en grec sa *Gigantomachie*. Il maniait également bien les deux idiomes.

² Voyez la *Statue vocale de Memnon*, p. 219 et suiv

texte. Th. Ch. Tychsen avait entrepris un grand travail sur Quintus. Le premier volume de son édition parut à Göttingue en 1807; il ne contient que le texte de Rhodomann corrigé sur les manuscrits, principalement ceux de Munich et de Naples. Le motif des corrections devait être exposé dans un second volume, contenant le commentaire ainsi que les notes de Heyne: ce volume n'a jamais paru. Depuis, des travaux nombreux et remarquables ont fourni le moyen d'améliorer beaucoup le texte publié par Tychsen: Wernicke, dans son commentaire sur Triphiodore, M. God. Hermann, dans ses profondes observations sur les Orphiques, ont rectifié beaucoup de passages; de même que M. Spitzner dans son livre *De versu Græcorum heroico* et dans ses *Observationes in Quinti Smyrnæi Posthomerica*; M. Struve, dans divers programmes, publiés à Königsberg, entre 1817 et 1822; M. Lehrs, dans ses *Quæstiones epicæ*, et, en dernier lieu, M. Köchly dans ses *Emendationes et annotationes in Quintum Smyrnæum* (v. les *Acta societatis Græcæ*, t. II). À l'aide de tous ces travaux, collationnés avec le plus grand soin, le nouvel éditeur a pu rectifier le texte de Tychsen, dans plus de six cents passages, évidemment altérés. Il a donné, dans sa préface, l'indication exacte de ses corrections. Elles nous ont paru toutes marquées au coin d'une saine critique¹.

La collection de ces poèmes sur les traditions homériques est complétée par les trois résumés métriques de Tzetzes, connus sous le nom de *antéhomériques, homériques, posthomériques*, dont on possède une très-bonne édition de la main exercée de M. Fr. Jacobs. M. Lehrs a suivi le texte de M. Imm. Bekker, où il n'a eu à rectifier que quelques fautes légères. Il y a joint une version latine, non qu'un tel auteur le méritât, dit-il, mais pour se conformer au plan adopté pour la collection (*Tzetzen etiam interpretatione donavimus, non quo operæ pretium esse putaremus hunc laborem in poetillam (?) impendere, sed ut æquabilitatis legem editioni nostræ præscriptam observemus*).

Toutes les versions latines ont été revues par l'éditeur, et presque toujours tellement remaniées, qu'il est resté peu de vestiges de l'ancienne rédaction. Les lecteurs sauront gré à

¹ Si M. Lehrs avait pu consulter la réimpression des observations de M. Spitzner (Lips. 1839), il n'aurait trouvé quelques bonnes corrections; par exemple, au livre 1^{er}, v. 76, ὅπ' ὄμμασι pour ἐπ' ὄμμασι; v. 171, ὄμῳ pour ὄμῳ; v. 195, ἕως pour ὡς; 231, ἐρέσπετο pour ἐπέσπετο; et d'autres dans les livres suivants.

FRAGMENTS D'ASIUS, PISANDRE, PANYASIS, CHOERILUS, ANTIMAQUE. 9

M. Lehrs d'avoir quelquefois sacrifié l'élégance à la précision et à l'exactitude.

Il a, de plus, joint à chaque auteur une table séparée, rédigée avec le plus grand soin, sur un plan très-méthodique. Elle couronne bien utilement cet excellent travail.

La seconde partie du volume est moins considérable que la première; mais elle a bien son importance, puisqu'elle se compose des fragments des principaux anciens épiques, après le Cycle, au nombre de cinq, *Asius, Pisandre, Panyasis, Chærius et Antimaque*. M. Dübner, chargé de ce recueil, s'en est acquitté de manière à satisfaire les lecteurs les plus difficiles. Il a expliqué les points de critique qui concernent chaque fragment; et, en tête de chaque poète, il a indiqué, le plus brièvement qu'il a pu, les questions historiques ou littéraires qui s'élèvent à l'occasion de cet auteur, ainsi que l'interprétation des fragments et la place présumable qu'ils occupaient dans les ouvrages dont ils faisaient partie.

Asius. M. K. O. Müller croyait devoir placer ce poète à la dixième olympiade (*de Minerva Poliade*, p. 41). M. Bode, observant qu'il s'est servi du mètre élégiaque, le fait descendre jusqu'à la vingtième, vers 700 ans avant J. C. (*Geschichte der Epischen-Dichtkunst*, I. S, 492). M. Ulrici (*Gesch. Hellen. Dichth. I. S. 439*), et M. Marekscheffel (*de poesi genealogica*, p. 260), le font descendre jusqu'à la trentième, et même un peu au delà. M. Dübner n'a point discuté cette opinion. Au reste, l'époque de ce poète sera toujours fort incertaine, mais subordonnée, en tout cas, à la remarque de M. Bode.

Les fragments de *Pisandre* et du *Pseudopisandre* ont été soigneusement distingués, d'après les recherches lumineuses de M. Welcker. Les observations éparses des savants sur *Panyasis* ont été complètement recueillies, et très-souvent augmentées par M. Dübner. Quant au poète *Chærius*, tout le monde connaît l'excellent livre de N. Näke. M. Dübner ne l'a pas seulement résumé d'une manière complète, il a ajouté plusieurs observations nouvelles dont la plus remarquable est relative au fragment 2, page 23. Ce fragment, cité par Hérodien comme tiré du premier livre des Persiques, se compose de ces deux vers :

... . Παρά δὲ κρήνας ἀρεθούσας
μυρία φύλ' ἔδονεῖτο, πολυσμήνοισι μελίσσαις
[εἰκελοῖ].

M. Dübner traduit : « Cœca fontes Arethusas, « infinitæ copiæ agitabant », magno examine volantibus apibus [similes]. L'addition εἰκελοῖ (je préférerais εἰκελα) dépend de l'idée que M. Düb-

ner s'est faite du passage. Il pense que ces troupeaux nombreuses désignent l'armée de Xercès, rassemblée comme des essaims d'abeilles autour des sources du Méandre et du Catarractes à Célænes, et que le poète a voulu rappeler le campement près de cette ville, raconté par Hérodote (VII, 26, 27). Cette explication, qui diffère de celle de Näke et de M. Düntzer, paraît être la véritable.

Il restait plus à faire pour les fragments d'Antimaque, même après le travail remarquable de Schellenberg, élève de Wolf, et les efforts de plusieurs savants, entre autres de MM. Blomfield, Bach et Düntzer. Tout cela se trouve résumé par M. Dübner, qui a enrichi la collection de plusieurs fragments et de beaucoup d'observations nouvelles. L'ordre des fragments est nouveau et subordonné, autant qu'il est possible de le faire, au plan des ouvrages d'où ils ont été tirés. Son introduction littéraire est un morceau complet, où se trouve réuni et discuté ce qu'il est possible maintenant de savoir d'Antimaque, de ses ouvrages et de ses anciens interprètes. Exposer tout ce qu'il y a de neuf dans ce travail nous entraînerait trop loin; nous nous bornerons à soumettre trois courtes observations au savant éditeur.

Au fragment 43, M. Dübner a imprimé, comme Buhle, MM. Bach et Düntzer : Ἰγγενέας τε θεοὺς προτερηγενέας τε Τιτᾶνας. M. Schneidewin, dans un article sur l'ouvrage de ce dernier, a déjà fait observer que, comme la première syllabe de Τιτᾶν est constamment longue, ce vers est faux si l'on ne retranche le second τε; ce qui rend le vers spondaïque, et change le sens, puisque les γηγενεῖς θεοί ne sont point les géants, comme on le pensait, mais les Titans eux-mêmes.

Le fragment 53 n'est que la citation d'un terme dont le poète a dû se servir, et c'est le cas de beaucoup de ces fragments, qui ne consistent qu'en un seul mot. La citation est tirée du scholiaste d'Apollonius (*ad III, 409*) : Καὶ Ἀντίμαχος ἐν τῇ Λύδη ἡφαιστοτεύκτους τοὺς ταύρους ἀπεφήνατο, et de celui de Pindare (*ad Pyth. IV, 398*) : Τοὺς πυρίπνοους ταύρους Ἀντίμαχος ἡφαιστοτεύκτους λέγει. Il s'agit des taureaux qu'Ætès ordonne à Jason de mettre sous le joug. M. Dübner fait observer avec raison que ἡφαιστοτεύκτος répugne au mètre élégiaque, et n'a pu, en conséquence, être employé par le poète : « Mirum neque Schellenbergium, neque Bachium in hoc vocabulo quod « consensu præbent testes duo, cogitasse de metro « elegiaco talem numerum repudiante. An poeta « Æschylea voce usus fuerit ἡφαιστοτεύκτις? » Il est certain qu'Antimaque n'a pas pu se servir du mot ἡφαιστοτεύκτους; mais il est bien douteux

qu'il ait employé le ἡφαιστοτευχεῖς. Peut-être n'a-t-on pas bien entendu les scholiastes, qui emploient quelquefois, pour leurs propres explications, le mot ἡφαιστότευκτοι; ils veulent dire seulement que ces taureaux aux pieds d'airain (χαλκόποδες), selon Antimaque, étaient l'œuvre de Vulcain (ἡφαιστότευκτοι).

Fragm. 73. Dans le vers Πατρί τε κυανοχαίτα Ποσειδάωνι πεποιθώς, M. Dübner paraît adopter, ainsi que M. Bekker, la correction de M. Lobeck, κυανοχαῖτι, à laquelle pourtant s'opposent les paroles mêmes de Théodose, qui nous a conservé ce vers. Mais, postérieurement, M. Lobeck (*Paralipom.* Gr. I, p. 184) a justifié ce datif, κυανοχαίτα sans ι souscrit.

On pourrait ajouter un fragment qui paraît avoir échappé jusqu'ici; il est tiré du Lexique de Photius (p. 258, ed. Hermann), dont l'article est ainsi conçu : *Ὀστρίμα, περίβολοι κτηνῶν, καὶ οἷον ἐπαύλεις Ἀντίμαχος Θηβαῖδι, Βοῦς δστρίμου ἐξήλασεν (f. ἐξήλασεν).

Une table très-complète termine cet excellent travail.

III. *Thucydidis Historia belli Peloponnesiaci, cum nova translatione latina F. Haasii. Accedunt Marcellini vita, scholia graeca, emendatius expressa, et indices nominum et rerum.*

Peu d'auteurs ont plus exercé les critiques depuis la renaissance des lettres; et cependant le texte de Thucydide est loin d'être épuré comme celui de Xénophon; ce qui tient à la contexture même de son style, qui s'éloigne si souvent, surtout dans les harangues, de la marche ordinaire et de la construction usuelle. Ce sont, à chaque instant, des constructions insolites qui troublent le sens ou le rendent incertain, ce que les grammairiens désignent par les mots d'*enallages*, d'*hypallages*, d'*antiptoses*, d'*anacoluthes*, d'*hyperbates* et tant d'autres qu'ils inventent à point pour donner un nom aux anomalies de ce style original, si souvent obscur. Selon Marcellin, le biographe de Thucydide, cet historien s'enveloppait à dessein dans cette obscurité, afin de n'être pas accessible à tous, et de n'être pas compris du premier venu¹. S'il en est ainsi, Thucydide avait atteint son but, puisque des hommes tels que Denys d'Halicarnasse et Cicéron conviennent que souvent ils avaient peine à le comprendre. Mais c'est là une raison bonne pour des grammairiens: on ne peut croire qu'un auteur écrive, de propos délibéré, justement

¹ Ἴνα μὴ πᾶσιν εἶη βατός, μὴδὲ εὐπελὴς γράνηται, παντὶ τῷ βουλομένῳ προσμένει εὐχρησῶς. (Marcell. § 55.)

afin de n'être pas entendu. Par respect pour un si grand nom, il est permis de croire que son style se moulait naturellement sur sa pensée, forte, originale et profonde. Un langage régulier, uniforme, mesuré, comme celui d'Isocrate ou de Xénophon, ne l'aurait peut-être rendue qu'imparfaitement, et aurait manqué son effet sur les esprits élevés auxquels il destinait son ouvrage, comme un κτῆμα ἐς ἀεί, une œuvre qui devait vivre toujours. Le style de Thucydide tient le lecteur toujours en éveil; ses tournures inattendues raniment son attention, et le forcent à pénétrer plus profondément dans la pensée de l'auteur. Au reste, quelque jugement qu'on porte sur les mérites ou les défauts du style de Thucydide, on ne peut nier que l'obscurité et la marche irrégulière de sa phrase n'empêchent bien souvent qu'on puisse prononcer avec toute assurance sur l'incorrection de certains passages. Tels paraîtront aux uns fautifs ou contraires aux règles de la syntaxe, que d'autres trouveront irréprochables, ou du moins qu'ils essayeront d'expliquer en se rejetant sur ces recherches ou singularités de langage que l'historien affectionne, mais dont il sait s'affranchir quand il le veut: par exemple, dans sa narration, dont le style a parfois la limpidité de celui de Xénophon, et même dans certains discours, tels que ceux d'Archidamus et d'Alcibiade, écrits d'une manière non moins naturelle que profonde. Aussi, depuis les scholiastes, qui ne se font pas faute d'explications conjecturales et arbitraires, jusqu'aux plus récents des éditeurs modernes, personne n'a encore réussi à fixer le texte de Thucydide. Dans la grande édition même de M. Poppo, il existe une extrême fluctuation et une incertitude qui attestent l'impuissance de la critique, et qui attendent encore la main hardie et sûre de quelque esprit supérieur.

Dans cet état de choses, M. Imm. Bekker a eu raison de rattacher, autant qu'il l'a pu, le texte aux manuscrits, n'adoptant que rarement les conjectures modernes, et seulement lorsqu'elles étaient d'une certitude évidente. En toute occasion, on a lieu de regretter l'extrême laconisme de ce grand critique; mais c'est surtout à propos de son édition de Thucydide qu'on peut déplorer qu'il soit aussi sobre de paroles, puisque, dans une multitude de cas, on ne sait s'il a choisi la leçon des manuscrits en désespoir de cause, ou parce qu'il avait un moyen de la justifier ou de l'expliquer. Quoi qu'il en soit, c'est toujours une chose bien précieuse qu'un texte établi par un critique si habile d'après une si riche collection de variantes.